



BULLETIN DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne

BIFAO 30 (1931), p. 593-618

Raymond Weill

La racine . . . , (i) «être» génératrice de formes verbales et de noms de personnes.

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711523	<i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne 34</i>	Sylvie Marchand (éd.)
9782724711707	????? ?????????? ??????? ??? ?? ????????	Omar Jamal Mohamed Ali, Ali al-Sayyid Abdelatif
?? ?? ? ? ??????? ??????? ?? ??????? ??????? ????????????		
????????? ??????? ??????? ?? ??????? ?? ?? ??????? ??????:		
9782724711400	<i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i>	Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.)
9782724710922	<i>Athribis X</i>	Sandra Lippert
9782724710939	<i>Bagawat</i>	Gérard Roquet, Victor Ghica
9782724710960	<i>Le décret de Saïs</i>	Anne-Sophie von Bomhard
9782724710915	<i>Tebtynis VII</i>	Nikos Litinas
9782724711257	<i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>	Jean-Charles Ducène

LA RACINE **|**, *i* « ÊTRE »
GÉNÉRATRICE DE FORMES VERBALES
ET DE NOMS DE PERSONNES

PAR

M. RAYMOND WEILL.

I

On se rappelle que l'ordinaire **|** « être » se rencontre à la plus ancienne époque, assez fréquemment, écrit par le **|** simple, devant le suffixe : **|-**, **|-** particulièrement remarquable à cause du jeu de syllabique que cette combinaison comporte, aussi **|=**, **|ʃ**; et devant le nom, écrit par le **|** multiple, **|||** ou **|||**⁽¹⁾. A plusieurs reprises il a été indiqué que dans les formes suffixiales construites sur **|**, le *w* de *iw* devait manquer effectivement⁽²⁾; en dernier lieu cependant, on voit Erman admettre que dans **|||** aussi bien que dans **|**⁽³⁾, « vieux jeux d'écriture », ou dans **|-**, etc., il faut lire *iw*, *iw-f*, *iw-k* comme avec l'habituelle orthographe⁽³⁾.

Le problème de cette lecture se complique et s'élargit lorsqu'on entrevoit, dans un certain nombre de cas des formes suffixiales qu'on vient de dire, que le pronom explicitement écrit *y* figure, non en qualité de suffixe, mais parce qu'il est incorporé dans le vocable du verbe, s'agissant non point d'une incorporation apparente, résultant d'une habitude graphique abusive, et telle qu'il conviendrait de lire, dans les cas en question, au lieu de *iw-f* etc., *iw* tout court, mais bien d'une incorporation réelle, linguistique, la formation suffixiale entière se trouvant entrée dans le sens du verbe simple. Cela s'observe le plus nettement sur **|**⁽³⁾, dont l'étrange écriture avec le syllabique de *iwf* « viande », accuse dès l'abord que le *-f* final est senti comme faisant corps

⁽¹⁾ *Wörterbuch*, I, p. 42.

SCHACKENBURG, *Aeg. Studien*, I (1893), p. 1,

⁽²⁾ MASPERO dans *Rec. de travaux*, XII (1892), p. 153, n. 2, sur **|-** et **|**⁽³⁾; SCHACK-

55; *Wörterbuch*, loc. cit. (1925).

⁽³⁾ ERMAN, *Gr.*⁴ (1928), § 338 a.

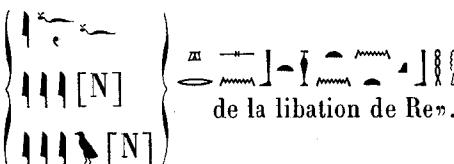
avec le verbe dans un vocable unique. Toutefois, lecture et sens *i(w)-f*, à la manière habituelle, ne font aucune difficulté dans plusieurs exemples :

Pyr. 301 :  «Il est sur le siège d'Horus»;

Pyr. 409 :  «Il est couronné comme Seigneur de l'horizon»;

Pyr. 411 :  «Il verdoie».

Mais voici le même «il est» écrit autrement :

Pyr. 1179 :  «Il porte cette jarre de la libation de Re».

La mise en évidence et en dehors du pronom répété, dans la première version, semble bien manifester que le premier  fait partie du verbe et que ce verbe doit être compris comme s'il y avait *iw* simple. Voici un autre exemple qui paraît imposer cette interprétation, aux *Pyr.*, où trois exemplaires en concordance portent (*Pyr.* 959) :

«Set  +  -   qui m'a appelé (?). . . . Set  +  -   qui m'a approché . . . »

Comme il ne semble pas possible d'admettre une construction en *iw-f sdm-n-f* dans laquelle *wnn-t* serait intercalé, on ne voit pas de moyen d'éviter de comprendre, ici, comme s'il y avait *iw wnn-t*, forme participiale⁽¹⁾ de l'habituel  «il est que»⁽²⁾, analysant la phrase sous nos yeux en circonstancielle

⁽¹⁾  -, part. parfait fém. de  (*Gr.*⁴, § 389).

⁽²⁾ Ce *iw wn* est suivi du sujet, ou bien introduit une phrase de construction autonome;

la phrase en *iw wn* est directe ou circonstancielle, ou bien relative, avec la même facilité. Cf. les exemples de GARDINER, *Grammar*, §§ 107, 467, 468.

ou en relative : « Set, comme il m'a approché » ou bien « Set, qui m'a approché ».

Cette interprétation de **¶** = « être » une fois tirée en lumière, dans ces phrases de 959 et 1179, il reste la question de la lecture. On ne peut supposer que le **¶** figure à cette place par abus graphique; le syllabique qui ferme le mot, de valeur *if* ou *iwf*, implique la présence réelle de *f* dans le vocable. La seule incertitude qui subsiste porte sur la présence ou le manque du *w* du radical primordial. Autant qu'on a le droit de raisonner par analogie, nous trouverons que ce *w* est absent, car il fait défaut dans l'autre vocable **¶** qui résulte, selon toute apparence, de la cristallisation tout à fait parallèle du suffixial *iw-s* en un mot « être ».

La forme **¶** existe-t-elle bien, tout d'abord, dans le rôle originel de suffixial, exactement équivalent à *iw-s* « elle est » ? Aux *Pyr.*, il faut chercher en la distinguant de la particule enclitique bien connue qui est très fréquemment employée dans ces anciens textes; la distinction est facile par ce seul caractère que le vocable poursuivi sera placé en tête de la phrase à laquelle il appartient. En situation pareille, on rencontre **¶** dans des conditions telles que la composition suffixiale, avec *-s* du féminin, est tout au moins possible :

Pyr. 282 : « **¶** — ¶ **¶** Elle vient à ta rencontre, avec ses belles boucles, **¶** — ¶ en disant... »

Dans ce mode d'interprétation, on voit le pronom s'apposer en suffixe à deux auxiliaires l'un après l'autre, *mk-s* en tête de la phrase principale, *i(w)-s* pour introduire la circonstancielle subséquente, « et elle dit... » ou « comme elle dit... ». Mais il se pourrait qu'on dût comprendre autrement, car le même introductif **¶** est rencontré en situation identique, ouvrant des phrases de nuance circonstancielle, mais dont le sujet est *masculin* :

Pyr. 1948 : « Tu voles au ciel, **¶** — ¶ **¶** — ¶ tu vis avec eux, en renforçant tes ailes »;

Pyr. 1611 : **¶** — ¶ — ¶ — ¶ — ¶ — ¶ — ¶ « Tu es attaché pour ton père, alors que (**¶**, var. **¶**) ton père est de même (*sn*, **¶**) pour toi, et que le vau-tour(?) tombe sur le fils (**¶** final pour **¶** enclitique?) ».

Cette phrase se présente comme une sorte de variante de celle, beaucoup plus fréquente, qu'introduit au N. E. la particule normale **|il-**; mais la forme avec **|il** est certainement le prototype de l'autre⁽³⁾. La fonction syntaxique de la particule est exactement, comme on voit, celle de **|b**, introductif de phrase, et cette complète similitude de sens des deux vocables est accusée vivement, dans les phrases interrogatives du N. E., par l'équivalence des locutions **|b|b** et **|il|b** en tête de ces phrases⁽⁴⁾. On croit reconnaître, d'après cela, que cet *is* introductif, qui vaut «être», est né du primitif suffixial *i(w)-s*, par absorption du suffixe dans le sens du verbe même. Et comme c'est le même phénomène qui a donné naissance à *i(w)f* «être», dont nous avons reconnu l'existence à côté de *i(w)-f* «il est», l'analogie nous conduira à admettre que ce **|i~**, encore suffixial ou cristallisé en verbe, est à lire *if*, sans le *w*, puisque dans **|il** c'est *is* seulement qui subsiste.

Venons maintenant à la forme suffixiale avec **-o**, dont on ne saurait affir-

⁽¹⁾ *Wörterbuch*, I, p. 130; GARDINER, *Grammar*, §§ 247 *Obs.*, 491, 2.

⁽²⁾ *Rec. de travaux*, XXII, p. 20.

⁽³⁾ Erman-Grapow indiquent que *is* au commencement de la phrase est sans doute en provenance de *ist* (*Wörterbuch*, I, p. 130); Gardiner, au contraire (*Grammar*, § 247), que *ist* et toutes autres particules non-enclitiques de fonction analogue sont visiblement dérivées de *is*. Nous considérerons d'ensemble, un peu plus

loin, toute la famille de ces particules et leur histoire probable.

(4) Exemples de phrases interrogatives avec les introductions des deux types, chez ERMAN, *Neuäg. Gramm.*, §§ 344, 357; y voir aussi les phrases introduites par une locution de troisième type \boxed{I} \boxed{I} ϵ . La forme \boxed{I} \boxed{I} ϵ , dont le rapprochement avec \boxed{I} ϵ ϵ ferait ressortir l'équivalence de *is* avec *iw* mieux encore, semble ne pas avoir été rencontrée.

mer qu'elle ne donne point lieu à remarques du même ordre. Normalement, toutefois, le sens et la lecture en *-k* pronom sont clairs, dans :

Pyr. 1874 : | — [N] | [N] | « Tu es pour N, et N est pour toin. »

Mais c'est un autre mot |—, bien probablement, qui figure dans les deux passages de *Pyr.* qu'on va voir, très singulièrement en variante, chaque fois, avec une expression ||| — [N] dont l'interprétation est fort obscure.

Maspero a traduit |—|, |—| des deux places par «appeler» ou «acclamer»⁽¹⁾; ce pourrait être le verbe |—| même que nous avons eu à interpréter, incidemment, dans la phrase de *Pyr.* 959 vue un peu plus haut, et alors on serait tenté de voir dans ||| ou ||| de l'expression parallèle un autre vocable «crier», ou de sens analogue, en relation possible avec la particule d'interpellation |||, ||| que les *Pyr.* connaissent⁽²⁾. Mais cela est problématique, d'autant qu'immédiatement avant le passage de 914-915 cité ci-dessus, et en liaison, on trouve en variante :

Pyr. 914 : {  [N]  ? } « Ce N, où va-t-il? »
{  [N]  ? } « où vas-tu? »

On résoudrait à peu près la difficulté en traduisant, dans la dernière version, par la particule d'interpellation qu'on vient d'apercevoir : « Ô N! où

⁽¹⁾ MASPERO dans *Rec. de travaux*, V (1884), p. 186, 187. des Pyramides, I, p. 65, et II (*Vocabulaire*), n° 259, 260.

⁽²⁾ Cf. la traduction de SPELEERS, *Les textes*

vas-tu?», mais il n'en resterait pas moins qu'en cet exemple, **¶¶** est en parallèle avec le **¶** «être» ordinaire, ce qui rouvre le problème de cette forme énigmatique en correspondance avec **¶** dans 914-915 et dans 911; et l'on ne voit guère moyen de l'éclairer.

Certains des résultats qu'on vient d'obtenir semblent pouvoir éclairer l'élabo-
ration des particules, introducives de phrases, construites avec les suffixes
s, *k* et *t*.

Assez naturellement, toutes les fois que la question de cette analyse s'est présentée, on a pris sous les yeux, d'abord et d'ensemble, les formes d'une sorte de famille particulièrement nombreuse, celles dont l'organisation en *-sk* ou en *-st*, *-ſt*, paraît armée sur l'axe radical d'une articulation ou d'un vocable *s*; réservant pour des vues de conséquence le petit groupe des formes en *t* ou *t* simple, considérées comme dérivées ou dégénérées, et avec une tendance à laisser de côté aussi *is*, trop longtemps considérée comme seulement enclitique et fonctionnellement étrangère aux formes introducives. Il restait alors, dans la famille principale supposée et plus ou moins explicitement énoncée⁽¹⁾:

¶ ou **¶¶**, formes anciennes;

¶ ou **¶=**, formes anciennes, quelquefois **¶¶** ou **¶** au M. E., **¶-**, rarement **¶-**, au N. E.;

avec, en marge, **]** ou **=**, considéré comme abréviation des précédentes formes en *st*, etc.

Devant ce tableau, les grammairiens actuels notent que le type général en *-k* pourrait être une écriture archaïque, peut-être dialectale, du type en *-t*, les écritures normales en **=** de certains mots se trouvant remplacées parfois, à l'A. E., par des formes en **-**⁽²⁾. Admettant, toutefois, les deux types différenciés comme des faits d'usage, Erman indique que le type en *t* ou *t* serait une forme subséquente du type en *k* antérieur⁽³⁾. Nous opposerons immédiatement à cela que si l'on trouve bien **¶** abondamment employé aux *Pyr.*, **¶=** s'y rencontre aussi, bien que plus rarement, et surtout **¶=** avec une fré-

⁽¹⁾ En dernier lieu GARDINER, *Grammar*, §§ 119, 230, 231, 243; ERMAN, *Gr.^A*, §§ 464-464 b.

⁽²⁾ GARDINER, *loc. cit.*, § 230; ERMAN, *loc. cit.*, § 120.

⁽³⁾ ERMAN, *loc. cit.*, § 464 a.

quence égale à celle de **þ**— (confiné, toutefois, dans la fonction de l'enclitique); de sorte que les deux formes, toutes deux très anciennes, se présentent tout à fait comme contemporaines.

Dans l'ordre de l'étymologie, Gardiner est revenu⁽¹⁾, d'intéressante manière, à cette vue ancienne que *isk* et *ist* sont des dérivés de *is*, qu'il n'envisage d'ailleurs, pour lui reconnaître cette qualité de souche radicale, que dans sa fonction enclitique; la dérivation considérée, que Gardiner, non sans raison, trouve «évidente», est beaucoup plus certaine encore lorsqu'on n'oublie pas *is* introducteur de phrase que l'époque tardive, à coup sûr, a remis en usage, mais dont on constate l'emploi, nous l'avons vu, dans la plus ancienne langue. Quelque peu auparavant Erman-Grapow, tout contrairement, mettaient à part, du *is* enclitique, le *is* du début de phrase du N. E., «sans doute en provenance de *isq*»⁽²⁾; d'après ce qui précède, on croit pouvoir dire que l'indication n'est pas exacte.

Déjà Loret, en 1889, groupait **|þ|**, **|þ-** et **|þ—**, *conjonctions*, d'une manière qui impliquait l'idée de la dérivation du premier terme⁽³⁾; mais cette idée remontait bien plus loin. Brugsch avait noté, jadis, que **|þ-**, **|þ=**, **|þ—** étaient des développements construits sur **|þ**, et, dans un sentiment remarquablement exact, compris que ce mot radical avait probablement le sens d'un *verbe*, «être là . . .» ou analogue⁽⁴⁾. Von Bissing, en 1897, cédant au fait que **=** et **—** sont les suffixes de la 2^e personne du fém. et du masc., pensait que la présence d'un verbe devant ces suffixes était certaine, mais, induit par les formes anciennes sans **|** à considérer ce *i* comme «prostétique», attribuait à ce verbe inconnu une forme en *s-* à deuxième radicale disparue, *s̄*, *s̄c*, *s̄j* ou bien *sw*⁽⁵⁾. Plus simplement Spiegelberg, en 1906, voyait en **|þ** un verbe de sens «voir», dont les composés suffixiaux *st* ou *ist*, *sk* ou *isk*, seraient à comprendre «vois toi»⁽⁶⁾.

Toutes ces explications, notamment celles de Brugsch, Spiegelberg, Gardiner, ont ce défaut commun qu'elles s'arrêtent à mi-route, nous voulons dire qu'ayant isolé **|þ**, sous son vêtement de suffixes incorporés, elles ne s'aviseront

⁽¹⁾ GARDINER, *loc. cit.*, §§ 119, 231, 247.

⁽⁵⁾ BISSING dans *Rec. de travaux*, XIX (1897),

⁽²⁾ *Wörterbuch*, I, p. 130.

p. 192-193.

⁽³⁾ LORET, *Manuel*, p. 66.

⁽⁶⁾ SPIEGELBERG dans *Rec. de travaux*, XXVIII

⁽⁴⁾ BRUGSCH, *Dictionn.*, V, p. 140.

(1906), p. 185-187.

point que ce noyau lui-même est analysable, et que ʃ est un premier suffixe annexé par le vocable primordial, avant la soudure du — ou du $=$ de la surface au dernier stade. Cette lacune, on le distingue clairement, vient de ce que la forme $\text{ʃ}\text{ʃ}$, très fréquemment rencontrée dans la fonction de l'enclitique et trop exclusivement enregistrée à cette place, restait méconnue dans ses fonctions d'introductive et dans ses relations d'analogie, sinon de parenté étymologique, avec les autres introductives qui s'étaient construites sur elle. Mais une fois mis en lumière iš particule initiale, équivalente à iw , dans la plus ancienne langue, et l'origine de cet iš , un $i(w)-s$ suffixial solidifié, la chute du w médial aidant, en un vocable unique «être», — exactement comme iw-f , dans le même temps, arrivait à se réduire et se souder en if pour signifier «être» — une fois noté tout cela, l'élaboration des formes développées sur iš apparaît dans le jour nouveau d'un mécanisme qui poursuit ses effets, assez simplement, le long d'une ligne d'orientation déjà fixée.

On voit d'abord que lorsque ce premier composé iš «être» fut constitué et arrêté, à un stade linguistique très ancien, les besoins du langage adaptèrent le mot à deux fonctions phraséologiques dissemblables, celle de l'enclitique bien connu et celle de la particule introductive. Aux *Pyr.*, la rencontre de l'enclitique est de beaucoup la plus fréquente. La particule d'introduction, moins familière, paraît avoir tendu à s'éteindre; peut-être fut-elle concurrencée, en quelque sorte résorbée, par la forme suffixiale mère $i(w)-s$ qui continuait à vivre, s'écrivait $\text{ʃ}\text{ʃ}$ et se prononçait iš sans nul doute: de même un seul combiné $\text{ʃ}\text{—}$, toujours écrit ainsi et toujours prononcé if , signifiait à la fois $i-f$ «il est» et if «être». Or, ce dernier mot s'est évanoui de très bonne heure; est-ce sous des influences concomitantes que iš «être», introductif, vint à être senti comme insuffisant dans sa forme? Il se produisit alors que cet ancien suffixial cristallisé en verbe, pour retrouver de la force, s'annexa un suffixe supplémentaire, celui de la 2^e personne masc. ou fém. Ainsi prirent naissance iš-t et iš-k , formes suffixiales «tu es» en grammaire stricte; mais il est visible que la *personne* suffixiale et le sens suffixial proprement dit, en cette formation, ne furent jamais sentis dans la langue; cet «être-tu», «ton être», signifie seulement «ce qui est te concernant», c'est-à-dire «ce qui est devant toi», simplement «ce qu'il y a», «étant que»; exactement comme, en français, «vous voyez» ou «vous voyez que» en conjonction introductory, dans un

exposé qui ne s'adresse nommément à personne. On se rend compte ainsi que dès le premier moment, le nouveau composé de désinence masc. ou fém. se trouva introduit dans la signification de verbe ou conjonction qui était celle du noyau antérieur.

Acquisition précieuse, quant aux explications qui nous occupent, que d'avoir éclairci le mécanisme sémantique de cette adaptation d'une expression « tu es » au sens « être »; car le phénomène fut exactement le même, au stade des formations antérieures qui produisirent *is* « être » et *if* « être », en transposition du sens des suffixaux *i-s*, *i-f*, « elle est », « il est ». Ces dernières expressions, comme on vient de le voir pour les complexes du degré supérieur, peuvent signifier « son être », c'est-à-dire « ce qui est quant à lui (ou elle) », la personne dont on semble parler restant foncièrement indéterminée et « ce qui est pour lui », dès lors, voulant simplement dire « ce qu'il y a », « il y a que ». Ainsi nous aboutissons à l'explication complète de cette dualité de signification, singulière au prime abord, dont le fait s'était imposé à nous lors de l'examen de *I*—, « il est » et aussi « être », au début de cette analyse.

Revenant à *ist* et *isk* des formations du dernier stade, nous avons à noter encore que sitôt constitués, ces nouveaux termes se trouveront aptes à laisser tomber le *i* initial, produisant à côté d'eux les simplifiés *st* et *sk*. Toute cette élaboration est extrêmement ancienne, car elle se montre parachevée au temps des *Pyr.* (*sk* fréquent, *st* plus rare; *ist* fréquent, mais seulement comme enclitique, dans la fonction même de *is* enclitique).

Indiquons, enfin, que dans le sens des éclaircissements qui précèdent et par analogie, nous arrivons sans peine à nous représenter la genèse de l'autre conjonction introductory que nous n'avons pas considérée encore, *I* ou *=* du N. E. On estime généralement qu'elle est une forme abrégée de *ist*⁽¹⁾, on dirait mieux, peut-être, un abrégé de ce premier abrégé *st* dont l'existence à date ancienne est connue. Mais une autre histoire est à présent possible. Ce que nous savons de *is*, *if*, « être », « étant que », transposé de sens de *i-s* « elle est », *i-f* « il est », nous permet d'induire que le suffixial parallèle de la 2^e personne fém. *I*—, aura produit de même un verbe ou conjonction *it*, « être », « étant que », simplifié en *t* de la même manière que *ist* et *isk* ont donné les formes

⁽¹⁾ GARDINER, *Grammar*, §§ 119, 243; ERMAN, *Gr.⁴*, § 464 b.

réduites *st* et *sk*. Peut-être convient-il d'admettre, en outre, que **I** du N. E., pour ce vocable, est l'écriture de stade ultérieur d'un **=** ancien, dans la même relation avec cette écriture ancienne que **I****θ****=** du N. E. avec la forme de l'A. E. **I****θ****=**, par exemple.

II

Nous avons, au début de la précédente analyse, cité la phrase de *Pyr. 1179* dont les variantes mettent en équivalence **I****θ****=** *i(w)-f* avec **III** [N] et **III****θ** [N]. Ces deux dernières formes équivalent à *iw N*, plus clairement encore, dans l'autre phrase :

Pyr. 1254 :  «N est... en l'état de messager d'Horus»,

et le même verbe «être» suivi du nom est écrit **III**, uniformément, dans les successifs versets de *Pyr. 1444* à *1448*, qui répètent la phrase : **III**[N] **I****θ****=** «N est avec toi». Très obscur, par contre, est le rôle significatif de **III** — un autre mot peut-être — dans une locution **III****θ**[N] que nous avons rencontrée, ci-avant, en *Pyr. 911, 914* et *914-915* et qui semble difficilement explicable; nous perdrons de vue, ici, cette dernière forme.

Les formes suffixiales au *w* perdu, dans la langue des *Pyr.*, *i-f*, *i-s*, *i-k*, que nous avons examinées au précédent paragraphe, font ressortir que l'élément radical de *iw* «être» est le *i*, et cela rend extrêmement acceptable pour nous que ces autres écritures du verbe «être» qui sont sous nos yeux, en **I** triple avec ou sans le **θ**, couvrent un vocable, peut-être deux vocables, en relation de parenté étroite et simple avec **I****θ** même. Il n'y a point apparence, toutefois, que cet état de parenté puisse être celui de l'identité morphologique essentielle. La multiplicité des articulations écrites, en ces formes **III** et **III****θ**, indique que sans doute elles représentent une expression plus complexe que le mot de **I****θ** simple, et que s'il se trouve que ce *iw* tient une place dans la composition, ce ne saurait être la place entière.

Il paraît possible d'analyser ces formes singulières et de préciser les valeurs linguistiques de leurs éléments composants. On admettra d'abord, comme à peu près évident, que **|||** et **|||** sont deux écritures d'un seul et même terme. On se trouvera alors devant une manifestation de variante purement graphique, consistant en ce que le **|** final de la deuxième forme est substitué, dans la première, soit par **|** simple, soit par un groupe **||** dont l'unité initiale se sera graphiquement fondue, par superposition, dans le corps des **||** qui précèdent; cette conversion graphique de **|** en **|** ou **||** correspond bien à ce qu'on sait, par ailleurs, de la valeur de **|** et du son particulier qu'à l'origine on l'employait à rendre, son «qui résultait, notamment, de la rencontre d'un **|** avec un autre **|**, avec un **λ** ou avec un **ν**⁽¹⁾». On voit, dès lors, que des deux formes, c'est **|||** qu'il faudra considérer comme la primitive et l'originale, **|||** étant une sorte de contracté graphique résultant de la transcription conventionnelle du groupe terminal de l'autre forme. Et ce primitif **|||** nous apparaîtra comme l'expression intacte, non encore déguisée graphiquement et relativement fidèle à sa constitution structurale, dont il faut essayer de découvrir l'assemblage.

Or, ce groupe de quatre articulations est tel qu'on y verrait volontiers deux syllabes, **|**-**|**, et tout de suite, de par la valeur vocabulaire de la dernière, deux mots radicaux soudés, mais analytiquement séparables. Et le premier mot **|**, selon toute apparence, ne représenterait autre chose que **|** même, écrit **|**, à l'origine, à cette place, puis converti en **|** par l'impossibilité que rencontrait le **λ**, en contact avec le **|** suivant ou bloqué entre deux **|**, conformément à la règle phonétique et à l'usage graphique que nous rappelions tout à l'heure. Il conviendrait d'après cela de restituer, à la source étymologique, une forme composée **|**-**|**, dont on voit immédiatement l'exacte correspondance avec la forme similaire **|**-**ν** de la langue classique⁽²⁾.

Ces introductifs en «être» redoublé, qui ne semblent pas comporter de nuance intensive, ne sont pas non plus de simples superpositions pléonastiques; ils constituent une forme spéciale d'affirmation que l'on expliquera en traduisant : «il y a qu'il est...». Cette interprétation s'éclaire plus vivement et se

⁽¹⁾ ERMAN, *Gr.*⁴, § 97.

⁽²⁾ Get introductif *iw* *wn* est suivi du sujet N, comme *ij iw* (= *iw* *iw*) même, ou bien ouvre

des phrases directes d'autres formes, ou encore

des circonstancielles; voir GARDINER, *Grammar*, §§ 107, 467, 468.

fortifie lorsqu'on observe le parfait parallélisme de  avec l'expression opposée  « il n'y a pas qu'il est », dans toutes les fonctions syntactiques⁽¹⁾.

L'opposition de ces deux expressions symétriques, *iw wn* affirmatif et *n wn* négatif, met en clarté l'opposition des vocables élémentaires *iw* et *n*, dans l'emploi « il y a » et « il n'y a pas ». L'observation est d'un intérêt très grand lorsqu'on relève que la même opposition de *iw* et *n*, en conditions extrêmement semblables, est mise en œuvre dans une phrase des *Pyr.* où paraît  et que nous n'avons point citée encore :

Pyr. 890 :  [N]   [N]  ⁽²⁾ « N n'est point sur la terre, N est au ciel »;

car s'il est vrai, comme nous l'expliquons, que cette écriture en *i* multiple soit pour  -  étymologique, on voit se balancer exactement, comme font ailleurs *n wn* et *iw wn*, ici de même *n iw* et *iw iw*, « il n'y a pas être » et « il y a être ».

Observons, à la rencontre, que le *n iw-f* qui apparaît ainsi aux *Pyr.* est celui même que l'on connaît bien au M. E., écrit en  et plus souvent en  , dont Gunn penche à croire que *n* négatif et *iw* verbe y sont entrés en soudure, à une date ancienne, donnant un mot unique *njw* qui a le sens du négatif simple et se substitue librement à ce *n* simple dans le plus grand nombre des fonctions syntactiques⁽³⁾. On arrive à concevoir, par analogie,

⁽¹⁾ Le négatif *n wn* porte le sujet N comme *iw wn*; l'une et l'autre forme introduisent les mêmes phrases directes ou circonstancielles. Voir pour tout cela GUNN, *Studies*, p. 122-124; on y trouvera également noté (p. 123) l'emploi de *iw n wn* « étant qu'il n'est pas que soit... », pour introduire une circonstancielle.

⁽²⁾ En variante avec la rédaction moins symétrique    .

⁽³⁾ GUNN, *Studies*, p. 172-173. — Notes additionnelles :

I. A propos de *iw wn* et de ses emplois, Gardiner a noté (*Grammar*, § 107, 2) que *iw* n'avait point place après certains mots comme les conjonctions  et , et le négatif 

Il semble y avoir méprise en ce dernier point, d'après *n iw-f* bien connu.

II. Si le complexe verbal  *njw* « ne pas être », a bien l'aptitude qu'on peut attendre à former l'adjectif en *-j* masc., en *-t* fém., cet adjectif « qui n'est pas » sera, au fém.,  : forme qui est effectivement celle sous laquelle l'*adjectif négatif* est le plus fréquemment rencontré à l'A. E., et par quoi l'ancienne lecture *njwt*, *njwjt*, récemment restaurée en opposition avec la lecture *iwj* généralement acceptée aujourd'hui (voir M. HAMZA, *La lecture de l'adjectif relatif négatif etc.*, 1929, *passim*), reçoit une confirmation remarquable. Quant à l'adjectif masc. en *-j* formé sur , il donnera

qu'en même temps que *n iw* son correspondant affirmatif *iw iw* a pu s'agréger en un vocable unique, celui qu'on trouve écrit  ou  dans nos textes.

III

Problème de la *notation graphique* : valeur phonétique des éléments et de la combinaison que représente le chiffrage de l'écriture; problème *phonétique* des situations, réactions réciproques et mutations des éléments, à partir d'une forme de base à reconnaître; problème *grammatical* de l'explication de cette forme primordiale, — trois questions qui se recouvrent inséparablement; nous avons essayé de définir leur position d'ensemble quant à l'expression ancienne qui vient de nous occuper. Il est maintenant d'une certaine importance, avant de quitter l'objet, de signaler que les mêmes questions, semblablement liées, se posent pour les mêmes groupements graphiques  et  lorsqu'on les rencontre, bien loin des textes des *Pyramides*, dans une vaste famille de combinaisons apparentées qui servent à écrire des noms de personnes au temps du Nouvel Empire.

Ces combinaisons forment des noms à l'état *libre* ou à l'état d'apposition terminale. Pour aller du connu à l'inconnu, nous les prendrons d'abord à l'état *libre*, et pour commencer, chez le célèbre personnage qui fut le père de la reine d'Amenhotep III, et dont le nom⁽¹⁾ est parfois écrit  même; à côté de quoi l'on inscrit immédiatement le nom m. très analogue  de la stèle V. 1 de Leyde⁽²⁾. Mais le beau-père d'Amenhotep III écrit principalement son nom  , dont on rapproche  (L. 962, m.) et  (L. 933, f.); il écrit aussi  , trait d'union avec la forme assez fréquente  , le plus souvent f. au N. E., déjà connue au M. E. où elle est le plus souvent

 , soit, conformément à la règle phonétique et graphique connue (ERMAN, *Gr.*⁴, § 97 et particulièrement § 226),  , forme non moins habituelle de l'A. E. Outre la lecture générale en *n-* de l'adjectif négatif nous abou-tissons, comme on voit, à découvrir que le masc.  et le fém.  sont deux formes sœurs, directement poussées de la même souche, ce qui est assez différent de ce qu'on a

pensé reconnaître, jusqu'à ce jour, de leur histoire étymologique (voir par exemple ERMAN, *Gr.*⁴, §§ 525 et suiv.).

⁽¹⁾ LEGRAND, *Rép. onomastique*, n° 16, 17, 18, 19, 193, 194.

⁽²⁾ LIEBLEIN, *Dictionn.*, 939. Le plus grand nombre des noms de personnes qu'on va citer sont pris dans le recueil de Lieblein, et seront référencés simplement à Lieblein même.

m. (L. *passim*); il écrit, plus simplement, **¶¶¶** et **¶¶¶**, dont des analogues sont, au N. E., **¶¶¶** (L. 939, m.) et au M. E. déjà **¶¶¶** (L. 131, f.); plus connu est **¶¶¶**, déjà au M. E. (m.), et fréquent au N. E. (f., L. *passim*).

Commençant par le *w*, on trouve à noter **¶¶¶¶** (L. 962, f.), «**¶¶¶¶**» (L. 1233, m.), **¶¶¶¶**, **¶¶¶¶** — déjà rencontré au M. E., toujours f. (L. 228, 811, 905) et qui pourrait se référer, en certains cas, à une toute autre origine⁽¹⁾, puis **¶¶¶¶** (L. 798, m.), plus simplement **¶¶¶** (f.)⁽²⁾ et **¶¶¶** (L. 828, m.), cette dernière forme du N. E. déjà connue à l'A. E. même (L. 77, m.; *L. D.*, II, 113).

Le *i* triple du vocable verbal des *Pyr.* paraît aussi dans le domaine des noms de personnes, **¶¶¶** fréquent au M. E. (L. *passim*, m. et f.), et remarquablement rencontré, entre A. E. et M. E., en composition dans un nom royal **¶¶¶**⁽³⁾; semble, assez singulièrement, avoir disparu au N. E.

Ces multiples combinaisons formées avec **¶**, **¶** et **¶** en tous groupements sont le plus souvent à quatre signes; et bien que la combinaison à cinq signes ou à trois signes ne soit pas rare, le caractère en quelque sorte normal du groupement de quatre ressort de la fréquence de quelques formes particulières telles que **¶¶¶** et **¶¶¶** précitées. Cette structure quadrilitère, au moins par l'extérieure apparence, est donc celle qu'il faut considérer de préférence pour déterminer la *lecture* de ce que le groupe représente. Comme il nous est apparu dans l'analyse du groupe semblable de l'époque ancienne, on penche immédiatement à scinder ce quadrilitère en deux syllabes, biconsonantiques chacune, et favorisés, ici, par une abondance documentaire qui nous a fait défaut pour le temps de l'A. E., nous rencontrons immédiatement la confirmation de cette décomposition en deux syllabes dans quelques cas des mêmes noms du N. E., écrits **¶¶[¶]** (L. 637, 667, 939, m. et f.), soit pour **¶-¶-**, une fois **¶¶** au M. E. (L. 61, f.), au N. E. aussi **¶¶[¶]** (L. 807, m.). Notons la précieuse variante **¶¶¶** (L. 625, f.), qui écrit et sépare ostensiblement les deux syllabes, et nous sert d'intermédiaire pour accéder au groupe des

⁽¹⁾ Le nom fréquent **¶¶¶** ou **¶¶¶** «Celle de la barque», abréviation reconnaissable de **¶=¶¶¶** ou tout autre nom désignant une divinité féminine dans la barque (voir LEVY, *Theophoren Personennamen*, 1905,

p. 30), cf. SETHÉ dans *A. Z.*, 44 (1907), p. 90-91.

⁽²⁾ LEGRAIN, *Rép. onom.*, n° 202.

⁽³⁾ *Rec. de travaux*, XL, p. 198.

formes écrites avec **| 𓀃**, en première ligne **| 𓀃 ||**, m. et f. très fréquent au N. E. et non moins connu dès le M. E., m. et f. également. Ces formes en **| 𓀃** sont relativement anciennes; le M. E. possède en outre **| 𓀃 ||** (L. 455, m.), **| 𓀃 |** (L. 291, f.), **| 𓀃 |** (L. 500) — en ces trois écritures il faut sans nul doute comprendre « comme ^o » — et plus simples, **| 𓀃 |||** (L. 152, 326, 498) et **| 𓀃 ||| 𓀃** (L. 350, 459, m.); cette dernière semble n'être autre chose que **| 𓀃 |||** même que nous avons noté chez le beau-père d'Amenhotep III, et alors **| 𓀃 |||** est seulement une vieille manière d'écrire le **| 𓀃** ^o du N. E.

Avant de tenter l'*interprétation* des noms de toute cette famille, il convient d'observer l'emploi de certains d'entre eux en composition, comme éléments finaux de noms propres dont le terme initial est un nom autonome par ailleurs et nettement séparable. Les formes utilisées dans cette fonction sont beaucoup moins variées que les formes de noms à l'état libre, et l'on peut noter que généralement le groupe en terminaison est écrit **| 𓀃 ||**, ou bien, à deux lettres seulement, **| 𓀃** ou **| 𓀃**⁽¹⁾; mais on y rencontre aussi, dans le type à quatre lettres, **| 𓀃 || 𓀃**, **| 𓀃 |||** et **| 𓀃 |||**, dans le type à deux lettres **| 𓀃**, **| 𓀃 |** et autres, et parfois quelques groupes à trois lettres, **| 𓀃 |||**, **| 𓀃 |||**, **| 𓀃 |||**, **| 𓀃 |||**. Nous citerons :

| 𓀃 || 𓀃 et **| 𓀃 ||| 𓀃** fréquents, **| 𓀃 |||** plus rare (LEVY, p. 10); aussi **| 𓀃 || 𓀃** (L. 798) et **| 𓀃 ||| 𓀃** (L. 983);

| 𓀃 ||| et surtout **| 𓀃 ||| 𓀃** fréquents; aussi **| 𓀃 || 𓀃** (L. 846, 985);

| 𓀃 ||| très fréquent; en outre **| 𓀃 ||| 𓀃** (LEVY, p. 23), **| 𓀃 ||| 𓀃** (L. 2532), **| 𓀃 |||**⁽²⁾ (LEVY, p. 24), **| 𓀃 ||| 𓀃** (A.Z., 44, p. 90);

| 𓀃 - ||| (L. 294, 541) et **| 𓀃 - ||| 𓀃** (LEVY, p. 11);

| 𓀃 |||, **| 𓀃 |||**, f. très fréquent; à côté de lui **| 𓀃 || 𓀃**, assez connu (L. 208, 888) et parfois **| 𓀃 ||| 𓀃** (L. 644)⁽²⁾;

⁽¹⁾ Tableau d'ensemble chez LEVY, *loc. cit.*, p. 10-11.

MANN, *Theophoren Personennamen*, p. 43), comme *R*, *Hw* et *Mwt* dans les composés qui précédent.

⁽²⁾ Le radical de base **| 𓀃**, nom de personne, est aussi nom de divinité (reconnu par Hoff-

 très fréquent,  et  fréquents; en outre  (LEVY, p. 11),  (L. 763),  (L. 499)⁽¹⁾;

Construits sur  etc. (L. 675, 739, m.) :  et  (L. 192, f.);

Construits sur  :  du M. E. (m. et f.),  ;  (la mère de la reine d'Amenhotep III);  (m. et f.; un prince connu de la «XVII^e» dynastie);  (f.),  (m.), enfin un  (L. 678, m.);

 (surtout m.) et  (surtout f.) très fréquents; à côté d'eux  assez connu (L. 553, 634, 635, f.), aussi  (LEVY, p. 11, m.),  (L. 724, 745, 798, m. et f.),  (L. 740, 962, f.)⁽²⁾.

Noter, encore, pour la date,  de la XII^e dynastie (L. 147, m.).

Quelle est la fonction du groupe à deux, trois ou quatre lettres ainsi apposé à un nom propre, nom divin dans le plus grand nombre des cas tout au moins? Levy penche à croire⁽³⁾ que  ,  , etc., sont des écritures «syllabiques» de la *nisbe*  qui affecte le nom de base dans la forme terminée par ce groupe, forme en  qu'il faudrait donc considérer comme la fondamentale. Mais le  , à cette place, est-il bien la *nisbe* adjective? Sethe le conteste⁽⁴⁾, le composé grammatical qui en résulte étant impossible, morphologiquement, avec les noms terminés par une radicale forte, et d'ailleurs ce  final paraissant bien, en général, être la notation conventionnelle d'une abréviation dont le sens, dans chaque cas, est entendu par tout le monde, une sorte de chiffrage signalant l'abréviation dans un certain nombre de cas particuliers; c'est ainsi que d'après quelques identités explicitement affirmées comme celle de  avec  , ou celle de  avec  , on

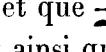
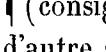
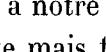
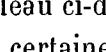
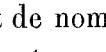
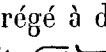
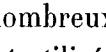
⁽¹⁾ Ce *R-* ou *Rj*, en composition avec le *Hw* connu, donne un nom propre  (L. 861) qu'on trouve à la base de  (L. 675) et de  (L. 975).

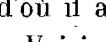
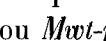
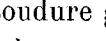
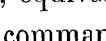
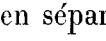
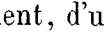
⁽²⁾ Nous verrons plus loin que ces noms en *M-* sont explicables autrement que par un

«noyau» radical de cette forme, et tout au contraire, par une construction phraséologique sur le nom  , etc., en forme libre.

⁽³⁾ LEVY, *loc. cit.*, p. 10-11.

⁽⁴⁾ SETHE, *Über einige Kurznamen des neuen Reichs*, dans *Ä. Z.*, 44 (1907), p. 87-92.

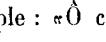
arrive à induire que  dissimule un théophore fém. de la construction , et que  (consigné à notre tableau ci-dessus) représente ; c'est ainsi que, d'autre sorte mais très certainement,  (voir notre tableau ci-dessus) sert de nom abrégé à de nombreux , de même qu'un abréviaatif différemment construit, , est utilisé par plusieurs  ⁽¹⁾. Hoffmann, plus tard, rassemblant les noms de personnes formés d'un nom divin avec  apposé⁽²⁾, souligne que ces formes sont des abréviations, la chose étant prouvée par  qui est l'équivalent d'.

Il n'en demeure pas moins que d'après ces équivalences mêmes, les abrégés en - expriment une situation d'appartenance ou de dépendance logique, soit qu'ils fussent construits sur le terme attributif du théophore, *Ms-jj* « Celui de la génération », *Int-jj* « Celle de la vallée », *Wjs-jj* « Celle de la barque », *Hjt-jj* « Celui de la marche en tête », soit construits sur le nom divin initial, *Inn-jj* « Celui d'Amon », *Mwt-jj*, *R'-jj*, etc.; d'où il appert, remarquons-le en passant, que *Hw-jj* « Celui de *Hw* » et  « Voici *Hw* » représentant *Amenhotep* et *Amenemheb*, cela implique que *Hw*, dans le cas de ces noms tout au moins, est une figure d'Amon lui-même⁽³⁾. Mais quel composé linguistique au juste est exprimé par ces juxtapositions *Ms-jj* ou *Mwt-jj*, nous ne le savons pas; on croit même apercevoir, dans  etc., dans , dans , où *jj* suit le déterminatif, que cet apposé est sans soudure grammaticale réelle avec le nom de base, et cela ressort encore, avec le groupe d'apposition à quatre lettres, de  cité ci-dessus, équivalent à  d'une autre écriture et dans quoi, par conséquent,  commande la finale  et non pas le nom tout entier; cela ressort aussi du très singulier  également cité, dont l'écriture ne peut guère s'expliquer qu'en séparant complètement, d'un noyau nominal , un apposé quadrilitère  intact, indemne de toute altération par combinaison ou simple superposition d'éléments arti-

⁽¹⁾ L'extrême fantaisie des procédés suivis dans l'abréviation des théophores, ressort assez bien du tableau de LEVY, *loc. cit.*, p. 13-14.

⁽²⁾ HOFFMANN, *Theophoren Personennamen* (1915), p. 65-66.

⁽³⁾ *Hw*, « commandement » etc., ou bien « aliment, substance », est quelquefois indiqué comme une propriété du Soleil originel; par

exemple : « Ô ce  qui s'est créé lui-même, qui a fait cette *substance*, , qui est en lui, qui a créé son père et fécondé sa mère » (*magique Harris*, III, 4-5). Il est concevable que *Hw* ait pu passer à Amon lors de la fusion divine d'Amon-Re-Hor-*�btj*, dans l'annexion générale que fit Amon de la vieille théologie solaire.

culés. On arrive à voir, par là, que pour éclairer la structure et l'interprétation du composé entier et de l'élément apposé, il n'y aura point de meilleur procédé que de prendre d'abord cet élément d'apposition, pour l'analyser, à l'état *libre*, dans les noms de personnes qu'il constitue à lui seul en si grand nombre :  sera expliqué, s'il peut être expliqué, par la connaissance préalable du nom ;  ou  seront expliqués par l'éclaircissement de  et  autonomes. Observons, à cette place, une concordance sans doute significative, consistant en ce que les composés de la forme particulière [N]- sont extrêmement fréquents parmi ceux du même cadre, et que  est une forme très fréquente, de même, parmi les noms autonomes de la construction à quatre lettres.

Les groupements de ce type quadrilitère forment, nous l'avons vu, la grande majorité des noms de la famille; les trilitères plus rares, dont nous avons cité , , , , , sont bien probablement à considérer, comme nous avons fait précédemment pour  des *Pyr.*, comme des réductions, graphiques ou proprement linguistiques, de quadrilitères préalables, car sur ce type quadrilitère en général, nous avons déjà observé la loi de sa résolution en deux syllabes de deux articulations chacune. Raisonnant et observant, de même, sur  des *Pyr.*, à lire en deux syllabes -, nous avons cru pouvoir restituer, à la source de cette combinaison, une forme - constituée par le redoublement du mot «être» et signifiant, approximativement, «il y a qu'il est». Nous proposerons maintenant, considérant les quadrilitères analogues qui écrivent des noms propres au N. E. et que nous voyons déjà scindés en deux éléments, de les expliquer de la même manière, chacune des deux syllabes se référant, étymologiquement, à un mot *iw* «être», et les deux *iw* jumelés ayant réagi au contact, graphiquement ou dans leur structure phonétique même, de manière à donner naissance aux combinaisons apparemment innombrables que nous avons passées en revue. Peut-être sont-elles, quant à la réalité phonétique de ce qu'elles représentent, très peu nombreuses, et dans cette vue, l'on se rapprocherait de l'aperception de Levy, pensant que dans les formations théophores avec - ou - apposés, ces groupes sont des écritures «syllabiques» d'une forme - fondamentale; non à coup sûr qu'il y ait lieu, dans la voie où nous sommes, de considérer etc. comme des écritures «syllabiques» d'un

|| - || dont nous ignorons les réactions intérieures et réelles, mais justement il se peut que les sons ainsi produits aient présenté une particulière difficulté à la traduction graphique⁽¹⁾, et que l'extrême et fantaisiste multiplicité des écritures dérivées qui nous sont apparues, trouve dans cette situation une explication plausible.

Nous admettrons donc que tous les groupements à quatre lettres de la famille de noms qui nous occupe, sont des écritures diverses, et des formes plus ou moins réellement diverses, de la combinaison vocabulaire primordiale *īw-īw*, à comprendre, quand elle est employée comme nom de personne, «étant qu'il est», ou «celui qui est en existence». D'après tout ce qui précède, cette interprétation devra être transportée dans les appellations personnelles constituées par un nom préexistant avec le groupe quadrilitère apposé, type |||—||, et naturellement aussi dans ceux de ces derniers noms où le groupe apposé est réduit au bilitère, type |||—||, plus normalement sans doute |||—||, dont l'adjonction terminale se présentera comme exprimant le *īw* simple, «être». La signification de pareil nom de personne s'analysera en y reconnaissant une phrase *nominale* au sujet rejeté et en fonction relative, «Etant *Hw*», c'est-à-dire «Celui qui est *Hw*».

Une objection s'oppose. Pourquoi, dans cette forme, |||, souvent |||—|| ou autres, en place de ||| normal? On considérera, pour répondre, que ces variantes |||—|| et ||| sont en positions morphologiques équivalentes vis-à-vis de la forme, visiblement première, en | simple, qu'on rencontre dans la même fonction presque aussi régulièrement que ||| lui-même: |||—|| et |||—||, |||—| et |||—||, etc.⁽²⁾. Car on se rappelle que cet | simple est la racine primordiale du vocable «être», et qu'on la trouve toute nue avec le sens verbal, devant le suffixe ou le nom sujet, dans la langue ancienne où nous l'avons examinée. Dès lors, l'infinitif *īw* «être», ne représentant point la racine même, ne peut être qu'une forme verbale construite sur la racine, et alors on arrive à apercevoir que ||| *īj* pourrait être une autre forme verbale construite sur la même racine, — participiale? adjective? — Étendant le champ de ces inductions par hypothèse, nous arriverions vite à demander si le -| de

⁽¹⁾ La grammaire, nous l'avons vu, note ces difficultés et leurs conséquences, en eas simi-

aires; cf. ERMAN, *Gr.*⁴, § 97.

⁽²⁾ Voir HOFFMANN, *loc. cit.*, p. 65-66.

la «nisbe» adjective générale pourrait se référer étymologiquement, lui aussi, à la racine *i-* «être». Mais l'histoire de ces élaborations premières n'est point perceptible dans la nuit des origines de la langue.

IV

L'information qui fait l'objet de cette étude serait incomplète si nous omettions de signaler que ce nom examiné par nous, *ȝj* et *ȝj-iw*, peut-être, sous le vêtement multiforme des écritures, a aussi la qualité d'un *nom divin*, au temps où il est en usage.

Les combinaisons variées formées avec ,  et  qui servent à écrire les noms de l'espèce, font partie d'une très vaste famille de noms de personnes qu'on peut définir par ce caractère commun que les appellations qui les constituent nous paraissent dénuées de sens, étant observé, en outre, que les Égyptiens qui en faisaient usage, à l'époque classique, semblent dans beaucoup de cas avoir complètement oublié ce que les noms avaient voulu dire : à ces «noms d'étymologie obscure» avait été appliquée, en effet, à partir du M. E. et surtout au N. E., cette méthode orthographique particulière que nous appelons *l'écriture syllabique*, et qui a pour résultat de noyer la texture du vocable énigmatique sous une accumulation d'expressions phonétiques volontairement et conventionnellement surabondantes⁽¹⁾. Ces noms incompréhensibles, outre ceux en ,  et  dont nous avons tenté l'analyse ci-avant, sont des combinaisons groupées autour d'un noyau consonantique fort **n**, ou **m**, ou **w**, ou **r**, ou encore **s**, ou bien **t**, ou bien **f**, ou constitué par le redoublement de l'une de ces consonnes fortes ou l'association de deux d'entre elles ensemble, les faibles ,  et  intervenant pour être agrégées au noyau ou intercalées dans les éléments du noyau de toutes les manières et dans toutes les positions possibles. Or on a commencé, depuis une date relativement récente du travail égyptologique, d'être averti que ces noms singuliers avaient été empruntés, assez souvent, pour désigner une divinité ou pour créer une divinité nouvelle.

Levy, en 1905, a porté son attention sur quelques «divinités non officielles».

⁽¹⁾ Voir GARDINER, *Grammar*, § 60 et p. 431.

elles⁽¹⁾, savoir le dieu  connu depuis longtemps, ... qu'on sait bien être une désignation de Hathor, et trois personnes divines nouvelles :

1.  ||, nom de particulier fréquent (m. et f.) au N. E., est une divinité d'après le composé  +  ||, théophore de modèle connu avec des noms divins plus notoires; nous y joindrons les témoignages de  || (L. 895, f.) et de  || (Louvre C. 102), ainsi que de  || (L. 752, m.) et  (Pentaour, *Rev. ég.*, VII, p. 183), dans lesquels la forme du nom composant est encore plus simple;

2.  —, nom de femme fréquent, divinité d'après  —,  — et autres composés, notamment avec les terminaisons en *ij* et *i*; analysées plus haut,  ||,  ||;

3.  , assez connu comme nom de particulier, nom divin d'après plusieurs composés dont le plus remarquable est  = .

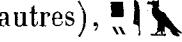
La divinité  a été signalée d'autre côté, plus tard, par Daressy⁽²⁾, dans le composé d'époque tardive  . Outre ce *Pp* ou *Ppjw* divin, d'ailleurs, on enregistre avec intérêt un dieu  de l'A. E., signalé en 1915 par Hoffmann⁽³⁾ dans les composés  +  et  +  . Ce dernier nom devait être rencontré plus tard, et *Ipj* reconnu comme dieu, à l'A. E., par Firth et Gunn, qui trouvaient à noter⁽⁴⁾ en même temps une dame  +  , nom abrégé  , et un  m., nom bien connu déjà par ailleurs,  +  (L. D., II, 98), + (Louvre C. 1). Le même nom dans la fonction divine se trouve aux composés + (L. 163, 546), + (L. 305), et au N. E. dans la composition + (L. 1086). Ces noms *Pjj*, *Ipj*, *Ipw*, *Ppjw*, *Pp* procèdent évidemment d'une racine commune en *p* simple, dont les dérivés construits autour de *p* redoublé sont de beaucoup les plus fréquents, comme noms de personnes, à toute époque : se rappeler et de l'A. E. et du M. E. La forme en *p* simple vient à la surface au N. E., affectée des multiples terminaisons en , , , dont nous avons l'habitude : || (LEGRAN, *Rép.*, 224), || etc. (L. 640, 862, 880), || f. (L. 1162 et

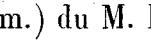
⁽¹⁾ LEVY, *loc. cit.*, p. 16-26.

⁽²⁾ DARESSY dans *Ann. du Service*, XXI (1921), p. 144.

⁽³⁾ HOFFMANN, *loc. cit.*, p. 43, 45.

⁽⁴⁾ FIRTH-GUNN, *Teti Pyramid cemeteries* (1926), nombreuses places.

autres),  très fréquent m., en combinaison le bien connu  de Thèbes (*Urk.* IV, 520 et suiv.).

Hoffmann a tiré en lumière, en même temps que *'Ipj*, une autre divinité très inconnue *'Ihj*, dans  de l'A. E., et une autre encore, sans doute féminine, dans  (m.) du M. E., construit sur le nom généralement f., comme nom de personne, qui est écrit  ou  au M. E., et au N. E., le plus souvent, , etc., ou , , etc., sous les vêtements habituels. Ajoutons que la déesse Tj se rencontre encore dans divers composés,  (f.),  (m., L. 473),  (LEGRAIN, *Rép.*, 606, 607); écrite *Tw* dans  (L. 310, f.), *Iij* dans  (L. 144 i, f.) et  (L. 371, f.).

Ajoutons aussi que c'est le même nom de personne *T-*, bien probablement, qu'on rencontre très fréquemment sous les écritures «syllabiques»  (surtout au M. E., en extinction progressive au N. E.) et ,  (N. E.), et que sous ces voiles encore on saisit la qualité divine qui est attribuée au nom, dans les compositions  (Louvre C. 27, M. E.),  de la «XVII^e dynastie»,  (Leyde V. 106),  et  «*T-* à moi»,  de la figure légendaire bien connue, et toutes autres;  (L. 383),  (L. 635).

D'autres «incompréhensibles» de provenance radicale différente manifestent, de même, une aptitude à désigner quelque divinité, tels  nom de personne très fréquent, qu'on trouve en des composés comme  (L. 880) et ,  (L. 677, 985), et  ou , déjà noté par nous, comme nom de personne, dans ses compositions , , , , etc.; ce dernier nom se rencontre, avec la qualité divine, dans le composé fréquent , et de même, avec la forme radicale redoublée, dans  (Caire 20322),  (Caire 20080) ou  (L. 412) du M. E. Mentionnons d'autre part encore, construit sur *s*, un nom divin  qui forme des composés tels que  (L. 308),  (L. 293, 338), ⁽¹⁾.

Cet aperçu rapide et bien incomplet d'une documentation sur les noms divins qu'on relève dans la foule de toutes ces formes singulières, était néces-

⁽¹⁾ ENGELBACH dans *Ann. du Service*, XXII (1922), p. 115, 137.

saire pour que sans surprise nous vissions paraître, en qualité divine, les noms de formation *t*, *ty*, etc., à syllabe unique ou syllabe double qui nous intéressent principalement ici. Les voici, dans les combinaisons  du M. E. (L. 374, m.),  du très ancien M. E. (cité au paragr. III ci-avant), « N éminent (?) »,  (LEGRAIN, *Rép.*, 265) « c'est lui N »,  et  (L. 939, m. et f.) « N grand »,  (L. 733, m.) « fils de N », enfin, très abondamment attestée, au N. E.,  ou  (formes habituelles, f.), parfois  (L. 1169, f.),  (L. 723, f.),  ou  (L. 740, 962, f.),  (L. 724, 745, 798, m. et f.),  (forme très habituelle m. et f.),  ou  (L. 786, 939, 955, 984, m.).

Cette phrase en  —, que nous avons déjà rencontrée plusieurs fois avec d'autres noms divins et construite de même, est à comprendre, le plus probablement et très simplement, « voici N »,  et  du N. E. étant deux écritures équivalentes qui représentent le vocable  ou  de l'époque ancienne, *m*, sorte d'impératif « vois », « viens » ou de sens analogue⁽¹⁾. On interprétera de même, au M. E., le nom assez fréquent   — « voici le bien portant » ou « celui qui est bien portant, voyez », à côté de quoi l'on trouve, une fois, le déjà cité  — « voici *T*- » ou « *T*-, voyez »; puis les noms du N. E. qui ont été pris en note, ci-avant, en différentes places :  très fréquent, quelquefois , aussi ; le  ainsi écrit d'habitude, rarement ; enfin  et . A observer qu'il faut comprendre autrement, sans doute, dans le cas de plusieurs théophores de l'A. E. où  intervient dans une phrase analogue d'apparence :   —,   —⁽²⁾, à lire, le plus probablement, avec *m-dj* ou *m-dj*, « vivant par l'action de Ptah, ... de Re, ... de Sokaris ». Rapprochons encore de ces composés l'autre nom   —, où les mots sont présentés dans leur ordre véritable; il ressemble aux précédents par la forme extérieure, mais paraît vouloir être interprété de manière un peu différente : « vie en la possession⁽³⁾ de [son] Double ».

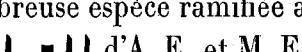
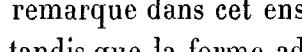
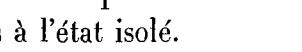
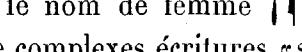
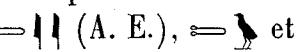
⁽¹⁾ Cf. *Wörterbuch*, II, p. 4-5.

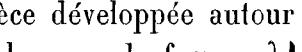
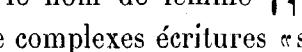
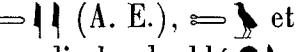
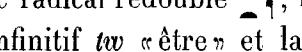
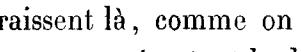
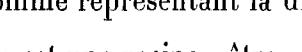
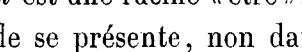
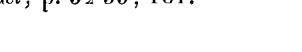
⁽³⁾ *M-dj*, voir *Wörterbuch*, II, p. 176-177.

⁽²⁾ Références chez HOFFMANN, *loc. cit.*, p. 1-2.

V

Parmi les constructions de signification perdue ou cachée que nous avons ainsi passées en revue, il est une forme générale au moins qui se prête à une tentative d'explication par l'étymologie, celle qui fait l'objet principal de cette étude, la forme monosyllabique ou dissyllabique du type *ij* ou *ij-ij*, dont nous avons essayé de montrer qu'elle se réfère à des radicaux *ij* et *iw* construits sur la racine *i* «être», et que les noms de personnes que cette forme constitue ont tous la même signification d'«être», «Celui qui est». Or on se rend compte que cette signification première est commune à d'autres familles de noms tout aussi vastes, que nous avons entrevues, chemin faisant, en quelques-uns de leurs individus, évoqués pour la qualité de noms divins que ces noms d'hommes sont aptes à prendre en plus de leur courant usage. Ces familles sont celles des noms formés sur les racines *p*, *t* et *n*.

1° A propos de  divins, nous avons jeté un coup d'œil sur la nombreuse espèce ramifiée autour du noyau *p*, qu'on voit presque à nu en , , etc., du N. E., qui est redoublé en ,  d'A. E. et M. E., , etc., du N. E., qui est redoublé en , , etc., du N. E. On remarque dans cet ensemble la forme *pw*, celle de l'infinitif habituel «être»; tandis que la forme adjective *pj* construite sur la racine fait défaut, au moins à l'état isolé.

2° Dans l'espèce développée autour du noyau *t*, où nous avons reconnu une déesse sous le nom de femme , , , ou , ou *T*-représenté par de complexes écritures «syllabiques», d'autres noms paraissent sous les formes (A. E.), , etc. (M. E. et N. E.), , etc. (N. E.); avec radical redoublé , , etc. (A. E., M. E.), , , etc. (N. E.). L'infinitif *tw* «être» et la forme adjective *pj* construite sur la racine même paraissent là, comme on voit, à l'état isolé, et mis en valeur pour le mieux comme représentant la divinité de cette forme vocabulaire.

3° Le noyau *n* est une racine «être», comme *p* et *t*⁽¹⁾; l'infinitif «être» qui est formé sur elle se présente, non dans la composition *nw*, mais *wn*, .

⁽¹⁾ Cf. LORET, *Manuel*, p. 52-53, 101.

Les noms de personnes construits sur la racine, assez peu nombreux d'abord,    (A. E.),    (M. E., N. E.), deviennent très abondants au N. E.,   etc.,   etc.,   etc., — rappelons   et  formes que nous avons rencontrées comme écrivant le nom d'une divinité, — aussi   etc.; avec le radical redoublé    (M. E.),   etc., parmi quoi nous noterons l'intéressant composé   et aussi  et .

La forme *nw*, correspondante des infinitifs *pw* et *tw*, figure bien dans cette famille de noms à toute époque, remarquablement écrite  etc., comme le vieux démonstratif construit sur *n*; et ainsi se trouve complété pour les dérivations de *n*, rapprochées de celles de *p* et *t*, un parallélisme que le manque d'un infinitif verbal *nw* avait apparemment laissé inachevé. Nous voulons dire qu'avec la série des démonstratifs anciens, *pw*, *tw*, *nw*, écrits  (, , etc.),  mieux qu'avec la série des infinitifs verbaux construits moins uniformément, des formes simples et parallèles de noms dérivés des racines *p*, *t*, *n* se montrent en concordance.

Pour la compréhension de la nature de ces noms propres, cela revient absolument au même, car le démonstratif *pw*, *tw*, *nw*, en ses trois formes, procède directement des trois racines «être». Notre maître Loret, il y a longtemps déjà, a clairement énoncé⁽¹⁾ ce phénomène de dérivation sémantique, et induit qu'à l'origine, des trois verbes «être» qui sont à son point de départ, *p-* devait n'avoir existé qu'au masc., *t-* au fém. et *n-* au pluriel (coll. ou neutre), bien que de très bonne heure, les trois formes dussent se voir étendues à tous les genres. A cela nous venons ajouter, aujourd'hui, que sur ces trois mêmes racines *d'existence* qui ont donné les démonstratifs, se sont construits très anciennement des noms de personnes, extrêmement nombreux et fréquents, qui tous signifient «celui qui existe», avec l'insistance du redoublement de la racine : «celui qui est en existence». Et à côté de ces formes radicales *p*, *t*, *n*, dans l'exercice d'une fonction génératrice identique, nous rangeons la quatrième forme de «être», celle de la racine *i*, dont *ij* et *iw* sont

⁽¹⁾ LORET, *Manuel*, p. 52-53.

les constructions les plus simples, qui n'a point donné de démonstratif, mais a produit des noms de personnes « Qui existe » ou « Être existant », avec la même abondance et la même facilité que les trois autres.

Et nous avons constaté, enfin, que ces quatre formations de noms de personnes en « Être », sur des radicaux construits avec *p*, *t*, *n* et *i*, se montraient particulièrement aptes à la fonction de désigner des personnes divines. Cette propension à transposer une simple qualification d'*existence* en un nom de divinité ne sera pas sans intérêt, à coup sûr, pour qui cherchera à se rendre compte de la nature et de l'élaboration de l'idée de divinité aux origines.

RAYMOND WEILL.